



## Archives de sciences sociales des religions

136 | octobre - décembre 2006

Les Archives... cinquante ans après

---

### Jean Greisch, *Entendre d'une autre oreille. Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique*

Paris, Bayard, coll. « Bible et philosophie », 2006, 298 p.

Pierre Lassave

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3954>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 115-283

ISBN : 2-7132-2124-2

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Pierre Lassave, « Jean Greisch, *Entendre d'une autre oreille. Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-53, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3954>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Jean Greisch, Entendre d'une autre oreille. Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique

Paris, Bayard, coll. « Bible et philosophie », 2006, 298 p.

Pierre Lassave

---

- 1 « Lire », « interpréter », « comprendre » sont des verbes clés de l'herméneutique, cet art de la recherche du sens par delà l'écart des langues et des époques. Art ou science antique (*hermeneutikos*) devenu(e) aujourd'hui branche à part entière de la philosophie enseignée. Ce dernier essai de Jean Greisch, qui vient après sa somme de philosophie des religions (voir *Arch.* 130-11), s'appuie précisément sur ces trois verbes pour s'enquérir de ce que l'herméneutique biblique peut apporter à la philosophie contemporaine. « Bible », « herméneutique », « philosophie » constituent de la sorte les trois objets ou domaines sur lesquels nos trois verbes clés s'activent. L'auteur, confessant son émotion devant le vitrail aux trois lièvres (cathédrale de Paderborn en Westphalie) dont les oreilles forment un triskèle d'écoute réciproque, construit son essai sur la rencontre entre ces trois verbes et ces trois domaines. Le développement s'en trouve, dès lors, ponctué, sinon structuré, par les neuf croisements qui en résultent, soit autant de chapitres dont nous suivrons le fil.
- 2 1. « Manger le Livre ». Cette métaphore gustative ou nutritive de la lecture biblique apparaît dès les prophètes Ezéchiel et Jérémie. Le Livre étanche la soif au désert du sens ; il est aussi nourriture de vie au goût doux puis amer. L'Apocalypse révèle *in fine* qu'il est intrinsèquement transitoire : sa lecture est passage d'un état de conscience à l'autre et appel à la vie hors texte.
- 3 2. Mais « l'Écriture grandit avec celui qui la lit ». Expression célèbre de Grégoire le Grand, Père de l'Église, pour qui le travail de lecture élargit également l'esprit du lecteur et lui permet de « saisir ce qu'il n'aurait pu saisir oisif ». Croissance homothétique du sens qui est au principe de sa reprise constante au fil des écritures et réécritures fixées par le

canon chrétien (Ancien et Nouveau Testament) puis par les innombrables commentaires qu'elles suscitent.

- 4 3. « Quand lire c'est faire », allusion à la philosophie pragmatique (Austin) pour dire par antiphrase que l'herméneutique interne et externe à la Bible pourrait renouveler la réflexion sur l'*Homo legens*, catégorie encore mal connue : « les philosophes se demandent rarement ce qu'ils font quand ils lisent et plus rarement encore ce qui leur arrive quand ils lisent » (p. 58). L'histoire des formes de lectures (la Bible lue d'abord en communauté à haute voix puis dans la solitude individuelle et silencieuse des versions imprimées) pourrait illustrer ce qui se passe entre le texte et le lecteur (occasionnel, fidèle, critique, confessant, explorateur, « puisatier », etc.), une expérience plus ou moins vive ou marquante de coopération (« reconfiguration » dit Ricoeur).
- 5 4. À l'instar du célèbre combat nocturne de Jacob et de l'ange, le « texte inspiré » est lui-même façonné par une quête de la signification qui commence mal avec le fruit défendu de l'arbre de la connaissance. Toute interprétation est pleine de risques. Les mésaventures d'Adam puis de Moïse, les épreuves de Jacob puis de Daniel servent d'avertissement à tous ceux qui, comme Paul de Tarse, cherchent un sens libérateur à la tragédie de la croix. Interprétante, l'Écriture ne va pas de soi.
- 6 5. « Des pommes d'or dans des filets d'argent », comme le dit Maïmonide : si les filets de l'interprétation sont trop serrés, ils empêcheront de voir le trésor ; s'ils sont trop lâches ils le laisseront filer. Dogmatisme et criticisme sont ici visés. S'appuyant résolument sur le « structuralisme téléologique » de l'exégète Paul Beauchamp, l'auteur invite l'interprète d'aujourd'hui à dépasser les vieux clivages entre la « méthode historico-critique » lancée par Spinoza et la « lecture spirituelle » de la tradition pour s'approprier les diverses ressources heuristiques léguées par l'histoire chrétienne mais aussi juive des sens multiples. Le biologiste Henri Atlan voit ainsi dans les quatre sens talmudiques (obvie, allusif, sollicité, secret) autant de balises pour progresser dans le texte vers ce qu'il dit et vers « ce qui à la limite ne s'y trouve pas du tout, même implicitement ». Le risque de se méprendre n'en reste pas moins entier.
- 7 6. Le philosophe peut-il en effet, « sans se renier, ouvrir un Livre dont le langage excessif et rebelle à la sage réserve du concept semble toujours dire davantage que ce qu'il dit ? » demande la philosophe Catherine Chalié, spécialiste de l'herméneutique biblique. J. Greisch ne cache pas que malgré tous ses efforts pour tirer au clair les liens entre les signes, le savoir et ce qui par eux nous relie à autrui, l'idée que « la vraie vie est inspirée » reste une question en suspens pour le philosophe. L'inspiration s'entendant ici au sens que lui donne Emmanuel Levinas : « sens autre qui perce sous le sens immédiat du vouloir-dire, sens autre faisant signe à un entendement qui écoute au-delà de ce qui est entendu, à la conscience extrême, à la conscience réveillée », (*Au-delà du verset*, 1982, p. 137).
- 8 7. Parcourir les « chemins périlleux de la compréhension » s'avère alors un moyen de contourner l'impensable de la vie même pour s'approcher de ce « surplus énigmatique de sens » que les Écritures contiennent. Les voies concurrentes de sagesse qu'elles recèlent peuvent en effet enrichir la grammaire du comprendre contemporain. Trois situations les figurent : la Shulamite qui appelle son amant dans le Cantique ; le Qohélet qui sait faire son deuil de tout ; le fils prodigue qui quitte la maison pour mieux la retrouver. Aimer, savoir, se ressaisir, de la *phronésis* sapientiale à la *metanoia* johannique, c'est toute une histoire qui se présente.

- 9 8. Il faut en effet du « temps pour comprendre » : « À partir du malentendu originel, qui a sa source dans les paroles rusées du Serpent, la possibilité d'entendre d'une autre oreille, ce qui veut dire également entendre avec l'oreille d'autrui, ne va plus de soi. Ce n'est que dans l'imaginaire esthétique que les oreilles des trois lièvres se superposent parfaitement » (p. 237) insiste l'auteur. Constat réaliste qui l'amène à revenir, avec Beauchamp, sur l'entropie scripturaire et à revoir, avec Augustin, l'économie temporelle du message biblique (*dispensatio temporalis*). Si depuis la caverne de Platon, la philosophie a quelque chose à voir avec une connaissance libératrice, les modèles d'interprétation propres à la Bible et à sa lecture renvoient contre toute attente à la condition humaine, ici langagière et historique, du travail de l'esprit.
- 10 9. En cette dernière étape de son « parcours de reconnaissance », l'auteur se repose la question de savoir ce que l'herméneutique biblique peut finalement apporter à la réflexion philosophique sur l'art de comprendre (*subtilitas intelligendi*). Relevons trois de ses réponses. D'abord, à l'invitation de Hölderlin, « cultiver la lettre en sa fermeté » et « bien interpréter ce qui perdure » ; cela passe par l'identification des formes littéraires comme autant de formes de vie et en cela l'auteur plaide pour le moment critique de l'exégèse, « Ce n'est qu'en payant son tribut à la “reconstruction” exégétique que l'herméneutique biblique pourra conserver sa dimension critique » (p. 279). Ensuite, appliquer le message biblique aux situations de sa propre vie tout en étant conscient du risque de le trahir, manière d'aller à la rencontre du pari du croyant. Enfin se laisser traverser par les textes, « entendre d'une autre oreille » : « le grand jeu du sens ne devient sérieux que si le lecteur parvient à capter une parcelle de vérité qu'il n'a pas produite lui-même, mais qui vient d'ailleurs » (p. 282).
- 11 À l'image de la ronde des trois lièvres, cet essai exploratoire évite les lourdeurs de la thèse. Sa forte charpente n'en retient pas moins les flux subtils entre les notions convoquées. Le corpus biblique au centre du développement s'appréhende, comme il se doit aujourd'hui, dans le va-et-vient historique entre sa propre constitution jusqu'aux canons et ses innombrables commentaires depuis lors, théologiques puis savants. Loin de toute lecture fidéiste qui réduirait sa portée philosophique, l'auteur sait lui restituer sa dimension heuristique à travers le tableau de pensée qu'il déploie pour mieux saisir la gradation du rapport à l'autre et au monde qui se joue dans le passage qui va de la lecture à la compréhension en passant par l'interprétation. Un tel tableau éclaire les relations complexes d'inclusion mutuelle entre l'herméneutique biblique et l'herméneutique philosophique. Il ouvre également des fenêtres sur ce qui se passe dans la rencontre entre le sujet et l'objet de la connaissance via le récit et le texte qui le consigne. Une pragmatique du croire dont l'exploration reste à développer et pour laquelle les Écritures ont sans doute toujours quelque chose à dire. L'histoire culturelle notera en tout cas que la Bible n'en finit pas d'interroger et de servir la philosophie. Dans le prolongement du *Penser la Bible* de Paul Ricoeur (coécrit avec l'exégète André La Coque, 1998), l'essai de J. Greisch en est un témoignage d'autant plus remarquable qu'il dresse de fait un certain état des lieux en la matière.